

Quand je dance, je dance ; quand je dors, je dors ; voyre et quand je me promeine solitairement en un beau vergier, si mes pensées se sont entretenues des occurences estrangieres quelque partie du temps, quelque autre partie je les rameine à la promenade, au vergier, à la douceur de cette solitude et à moy. Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjoinctes pour nostre besoing nous fussent aussi voluptueuses, et nous y convie non seulement par la raison mais aussi par l'appetit : c'est injustice de corrompre ses regles.

Quand je vois et Caesar et Alexandre, au plus espais de sa grande besongne, jouyr si plainement des plaisirs naturels et par consequent necessaires et justes, je ne dicts pas que ce soit relascher son ame, je dicts que c'est la roidir, sousmetant par vigueur de courage à l'usage de la vie ordinaire ces violentes occupations et laborieuses pensées. Sages, s'ils eussent creu que c'estoit là leur ordinaire vacation, cette-cy l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols : Il a passé sa vie en oisiveté, disons nous ; je n'ay rien faict d'aujourd'huy. Quoy, avez vous pas vescu? C'est non seulement la fondamentale mais la plus illustre de vos occupations. Si on m'eust mis au propre des grands maniemens, j'eusse montré ce que je sçavoy faire. Avez vous sceu mediter et manier vostre vie ? vous avez faict la plus grande besoigne de toutes. Pour se montrer et exploicter nature n'a que faire de fortune : elle se montre egallement en tous estages et derriere, comme sans rideau. Composer nos meurs est nostre office, non pas composer des livres, et gagner, non pas des batailles et provinces, mais l'ordre et tranquillité à nostre conduite. Nostre grand et glorieux chef-d'oeuvre c'est vivre à propos. Toutes autres choses, regner, thesauriser, bastir, n'en sont qu'appendicules et adminicules pour le plus.

*Essais*, III.13, « De l'expérience »

Quel sens la lecture du texte permet-elle de donner à sa conclusion : « Notre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est vivre à propos » ?

« Notre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est vivre à propos » : cette sentence au présent de vérité générale, par ses adjectifs laudatifs (« grand » et « glorieux ») comme l'indication magnifiante du « chef d'œuvre », fait de la sagesse de Montaigne non une recommandation abstraite, mais une invitation à la vie. Elle s'accorde pleinement avec l'exhortation qui la précède immédiatement et la prépare, laquelle joue d'oppositions pour distinguer les fausses gloires (« composer des livres » pour l'humaniste, « gagner des batailles et provinces » pour les hommes d'Etat), et le véritable « office » (le véritable rôle, la véritable « tâche » humaine, qui consiste à « composer nos mœurs » et gagner « l'ordre et la tranquillité à notre conduite »). Il semble alors que la réflexion de Montaigne s'inscrive dans une tradition : celle du souci de soi contre les vaines occupations, que dès l'Antiquité les sages réclamaient en distinguant l'otium du negotium. C'est ainsi que l'on peut comprendre la dernière phrase du texte, entièrement consacrée à dégonfler les grandeurs convenues portées par trois infinitifs résumant les activités humaines généralement admirées (« régner, thésauriser, bâtir ») en les limitant à des « appendices », des objets secondaires, ridiculisés par les suffixes diminutifs (« appendicules » et adminicules »).

S'agit-il cependant pour l'humaniste du XVIème siècle de reprendre à son compte l'invitation à se préoccuper de soi plutôt que des activités sociales, à opposer à la reconnaissance publique une profondeur intérieure à cultiver ? Si le texte croise souvent la distinction entre l'otium intérieur et le negotium social, dont on trouve d'ailleurs une trace quand l'essayiste s'insurge, par le biais d'une sorte de dialogue, contre ceux qui condamnent ou déplorent qui « a passé sa vie en oisiveté », il semble pourtant que la pensée de Montaigne

ne se limite pas à l'opposition de la sagesse privée contre la réussite publique. Ainsi, lorsqu'il prend à l'entrée du deuxième paragraphe les prestigieux exemples de « César » et « Alexandre », ce n'est pas seulement pour les désaffubler de leurs gloires héroïques et de leur puissance militaire et politique, c'est aussi pour les féliciter de « jouir des plaisirs naturels » au milieu de leur « grande besogne » de chefs politiques et militaires. Il ne s'agit donc pas pour Montaigne de se détourner de l'agitation du monde social pour trouver le calme de la méditation privée, mais de savoir mettre l'accent sur la vie « ordinaire » et ce qu'elle offre de plaisirs (le paragraphe précédent va jusqu'à l'adjectif « voluptueuses » pour remercier la nature de joindre toujours l'agrément aux nécessités physiologiques), même au cœur des batailles ou des complexités de l'Etat. Cette bonne articulation est en pleine conformité avec la phrase finale : « appendicules », les activités qu'un préjugé valorise à l'excès sont certes dégradées par Montaigne, mais elles ne sont pas reniées. Le mot lui-même précise qu'elles sont articulées à la « vie ordinaire » qu'il faut savourer. Les actions en question sont donc dépréciées pour être remises à leur juste place mais non pas rejetées, et la conversion vers une vie moins folle ne suppose pas qu'on s'en détourne radicalement. C'est aussi le sens du « n'en sont que », où la restriction exprime aussi une appartenance commune : petits et accessoires, petits et auxiliaires, ces rameaux que sont « régner », « s'enrichir » et « bâtir » demeurent indéniablement greffés sur l'arbre de l'existence – mais ils ne sauraient se prendre pour le tronc.

Dans le conflit de valeurs entre vie intérieure et vie sociale, entre (vaine) gloire et véritable « chef d'œuvre » de s'approfondir, l'insistance sur le plaisir fait Montaigne pencher vers l'épicurisme. Il retourne ainsi contre la vulgate stoïcienne ses grandeurs : c'est tout le sens du passage qui répond d'avance à l'objection ordinaire de l'acceptation des plaisirs comme « relâchement de l'âme », qui utilise délibérément tout le lexique des morales de la volonté pour les verser au compte de ceux qui savent savourer la vie ordinaire, par « vigueur de courage » qui « soumet » l'âme « raidie » et non pas relâchée. Mais cette vie « ordinaire » n'est pas l'étude ni la seule méditation, elle est d'abord saveur d'exister.

Dans l'expression « vivre à propos », toute la difficulté naît donc de l'expression « à propos ». Or la prise en compte de la totalité du texte permet d'en saisir le sens précis, et tout particulièrement le premier paragraphe. « Quand je danse, je danse » : l'apparente tautologie n'en est pas vraiment une, en ce que la deuxième occurrence du même verbe permet de signifier non pas seulement l'action, mais le fait qu'elle occupe entièrement l'esprit de celui qui s'adonne ainsi à la danse, qui sait se consacrer au moment. Par l'anaphore des notations temporelles (« Quand je danse », « quand je dors », « quand je me promène », « Quand je vois) tout le début du raisonnement met fortement l'accent sur la circonstance, l'occasion, et donc sur une sagesse qui consiste à se préoccuper de l'instant, du moment vécu, comme le réclame aussi l'interrogation indignée au centre du texte (« Quoi, avez-vous pas vécu ? ») contre la « folie » qui déplore de n'avoir pas eu la chance d'un grand destin, ou qui s'en prend à ce qu'elle prend pour son inaction. « A propos » est donc à entendre au sens fort d'*opportunément*. « Vivre à propos » : l'expression s'entend intuitivement plus aisément qu'on ne parvient à la restituer par une paraphrase : « Vivre comme il faut », quelquefois proposé dans les translations en français moderne, ne fait évidemment pas contresens mais perd singulièrement le sens de « convenance », de ce qui correspond à la situation, que préserve le tour de Montaigne. La lecture complète du texte permet de mieux saisir qu'il s'agit pour Montaigne d'une éthique de l'occasion, de la circonstance, de la plénitude des moments vécus, de vivre sans passer par négligence à côté d'une vie qui oublie la chair de l'ordinaire, qui ne sait pas cueillir et accueillir l'instant.